

RAGOTIN.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement

Coucher. O ciel!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle;

Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien ! es-tu content , Sort ? suis-je assez berné ?

Malheureux Ragotin , sous quel astre es-tu né !

Amour , sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse ;

Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

FIN DU SECOND ACTE.

.....

 ACTE TROISIÈME.

 SCÈNE I.

LE DESTIN , L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement ;

Isabelle est d'accord de cet enlèvement.

Pour notre hymen prochain ma parole est donnée ;

Son cœur à mes serments soumet sa destinée ;

Et déjà loin d'ici nous verrions tous deux

A l'abri des censeurs , au comble de nos vœux ,

Si le Sort , dont ma flamme attendoit des miracles ,

N'avoit depuis fait naitre obstacles sur obstacles.

Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :

Tout est bien concerté , je le puis assurer.

Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle ;

Mais comme , en m'approchant si souvent auprès d'elle ,

Mes desseins d'être sus pourroient courir hasard ,

Rendez-vous-y pour moi , voyez-la de ma part :

Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture ,

Donnez-lui ce billet , dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions
 « seuls , et tout prêts de profiter de l'occasion , m'oblige
 « de vous prier que nous nous voyions encore aujourd'hui
 « d'hui pour prendre d'autres mesures , et mieux assurer
 « surer les commencements d'un bonheur qui doit durer

« toute notre vie. Trouvez un prétexte pour ne point
 « être à la répétition de la comédie de monsieur de La
 « Baguenaudière : quoique je doive y représenter le
 « principal personnage, on ne laissera pas sans moi de
 « repasser. L'Olive, mon père, a appris mon rôle, et
 « m'excusera sur une raison très plausible. Je ne lui ai
 « pourtant pas dit notre aventure ni notre but. Fiez-
 « vous à ma discrétion, et ayez la bonté de m'attendre
 « dans votre chambre. »

LE DESTIN.

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,
 Et....

SCÈNE II.

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

N'avez-vous point vu le petit Ragotin ?
 En vain à le chercher mon ame est empressée.
 En même lit couchés tous deux la nuit passée,
 Étant incommodé, sans doute il s'est levé ;
 Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :
 Seulement ses habits ont frappé ma visière.
 Je le cherche, je cours depuis une heure entière ;
 Et, pour moi, dont l'ame est ronde comme un cerceau,
 Le petit homme étant avocat et manseau,
 Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,
 Puisqu'il n'est point céans, qu'il faut qu'il soit au diable.
 Ne l'avez-vous point vu ?

L'ÉTOILE.

Moi, non.

LA RANCUNE.

Pour m'égayer

Je viens de lui dresser un plat de mon métier :
 J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,
 Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN.

Il est digne de vous : adieu. Pour nos amours,
 Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE.

J'y cours.

(Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant.)

SCÈNE III.

LA RANCUNE, ramassant la lettre.

Quel billet sans dessus se présente à ma vue ?
 La main qui l'a tracé ne m'est pas inconnue.
 C'est de l'ami Destin que cette lettre vient ;
 Il l'a laissé tomber : qu'est-ce qu'elle contient ?

(Il lit bas.)

Ces mots expliquent trop qu'elle est pour Isabelle :
 Vengeons-nous du Destin, l'occasion est belle ;
 Et, pour jeter entre eux de la division,
 Voici tout à propos madame Bouvillon.

SCÈNE IV.

M^{me} BOUVILLON, LA RANCUNE.M^{me} BOUVILLON.

Va-t-on jouer monsieur de La Baguenaudière ?
 Verrons-nous repasser la pièce tout entière ?

LA RANCUNE.

Madame, pour cela chacun fait ses apprêts,
Et tout ira des mieux, au premier rôle près.

M^{me} BOUVILLON.

Est-ce que le Destin a quelque maladie ?

LA RANCUNE.

Non : c'est qu'un grand acteur bien fait, d'un beau génie,
Que de mille talents l'astre a voulu douer,
A souvent en secret plus d'un rôle à jouer.

M^{me} BOUVILLON.

Le Destin voudroit-il priver de sa présence
Une pièce admirable, une noble assistance ?

LA RANCUNE.

Quand on se met en tête un commerce amoureux....
Mais pourquoi s'en fier au rapport de mes yeux ?
Quoi qu'ils me fassent voir, ils se trompent peut-être :
Le Destin....

M^{me} BOUVILLON.

Du Destin ! quoi ? qu'ont-ils vu paroître ?

LA RANCUNE.

Ce billet que sa main, me semble, a su tracer,
Et qu'ici sous mes pas je viens de ramasser.

M^{me} BOUVILLON.

Montrez-moi.

LA RANCUNE.

Quoiqu'il soit plié sans salissure,
Quoiqu'il semble frais fait, à voir son écriture,
Quoiqu'il paroisse neuf au blanc de ce feuillet,
Il se peut que ce soit, madame, un vieux billet.

M^{me} BOUVILLON.

Voyons. Ciel ! que vois-je ? oui, c'est à moi qu'il s'adresse ;

Mais n'en témoignons rien, cachons notre allégresse.
A qui donc le Destin peut-il écrire ainsi ?

LA RANCUNE.

Ce n'est pas, que je pense, à personne d'ici :
Car, d'aller soupçonner la charmante Isabelle,
Il a trop de respect pour son père et pour elle.

M^{me} BOUVILLON.

Plus je lis son billet, plus je pense trouver
A qui.... Tout aujourd'hui je le veux observer,
Et c'est pour cause ; adieu : trouvons, puisqu'il m'en
Un moyen pour ne point être à la comédie, [prie,
Et puis allons l'attendre en mon appartement.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

Comme il faut elle a pris la chose assurément,
Et j'ai vu ses soupçons tomber sur Isabelle.
Mais la voici qui vient, et l'Étoile avec elle.
De peur pour ce billet je les vois se troubler :
Pour m'égayer un peu je vais la redoubler.

SCÈNE VI.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

ISABELLE.

Il faut le retrouver, ou bien je suis perdue.

L'ÉTOILE.

Il faut qu'il soit ici.

ISABELLE.

Rien ne s'offre à ma vue.

LA RANCUNE.

Peut-on vous demander ce que vous cherchez?

ISABELLE.

Rien.

LA RANCUNE.

Pourtant, en vous voyant, si je m'y connois bien,
Quelque chose vous trouble.

L'ÉTOILE.

Eh! ce n'est pas grand'chose.

LA RANCUNE.

Sans être un grand devin, j'en crois savoir la cause.

ISABELLE.

Plait-il?

LA RANCUNE.

Certain billet....

L'ÉTOILE.

Hem! l'auriez-vous trouvé?

LA RANCUNE.

L'auriez-vous perdu? mais....

SCÈNE VII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE, RAGOTIN.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

M'auroit-on encavé?

Je ne vois goutte. Holà, quelqu'un! de la lumière.

LA RANCUNE.

C'est Ragotin.

RAGOTIN.

Que sens-je ici? c'est une bière.

Hélas! sans le savoir, serois-je trépassé?

LA RANCUNE.

Il se croit enterré lorsqu'il n'est qu'encaissé.

L'ÉTOILE, *à Isabelle.*

Sans doute il l'a trouvé.

ISABELLE.

Voudra-t-il nous le rendre?

L'ÉTOILE.

Je ne sais: pour l'avoir il faut tout entreprendre.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Je suis mal enterré; messieurs, sortez d'erreur:

C'est par un quiproquo. Fossoyeur! fossoyeur!

Retirez-moi d'ici, rendez-moi la lumière.

LA RANCUNE.

Quelqu'un, venez m'aider.

RAGOTIN.

Déclouez cette bière.

L'ÉTOILE.

Non, restons en ces lieux; il faut faire un effort
Pour le ravoir.

LA RANCUNE.

Levons la caisse.

RAGOTIN.

Suis-je mort?

Mais je vois des objets dont mon ame est ravie.

Aurions-nous de concert fait faux bond à la vie?

Hem! pour voir, patinons.

L'ÉTOILE, *lui donnant un coup de busc sur les doigts.*

Alte.

RAGOTIN *va à Isabelle, qui lui donne un soufflet.*

Elle frappe fort.

Insolent!

ISABELLE.

RAGOTIN.

Je sens bien que je ne suis pas mort!

LA RANCUNE.

Non, puisque vous parlez : mais cette couleur fade,
Ce visage plombé, nous marque un air malade :
L'êtes-vous ?

RAGOTIN.

Attendez ; suis-je bien éveillé ?

Je ne sais.

LA RANCUNE.

La sueur dont vous êtes mouillé
Vient de réplétion, suivant la médecine.
Fi ! cela sent mauvais.

RAGOTIN.

Oui, cela sent l'urine.

Ah, maudit urineur ! il m'en souvient : c'est toi
Dont la main, cette nuit, a répandu sur moi
L'infemale liqueur d'un profond pot de chambre,
Qui n'étoit point rempli de civette ni d'ambre.

LA RANCUNE.

Il faut que, cette nuit, rempli de vin sans eau,
Quelque chose vous ait barbouillé le cerveau.
Croyez-moi, rappelez votre réminiscence ;
Et, prenant vos habits, couvrez votre indécence :
Vous vous souviendrez mieux étant rassis.

RAGOTIN, *trouvant son pourpoint trop étroit.*

Point, point

Mais que vois-je ? auroit-on rétréci mon pourpoint ?

Où mon corps seroit-il plus gros qu'à l'ordinaire ?
La Rancune, est-il point remployé par derrière ?

LA RANCUNE.

Non.

RAGOTIN.

Il est d'un bon pied par-devant trop étroit :
D'où vient ?

LA RANCUNE.

J'ai peur d'avoir touché la chose au doigt,
Et que vous ne soyez malade.

RAGOTIN.

Moi, malade !

Hélas !

LA RANCUNE.

Cette grosseur encor le persuade.
Mettez le haut-de-chausse, on verra.

RAGOTIN.

C'est bien pis.

LA RANCUNE.

Ne vous trompez-vous point ? sont-ce là vos habits ?

RAGOTIN.

Ce sont eux. Quelle enflure ! ah ! j'ai l'âme saisie,
La Rancune ; et d'où vient cela ?

LA RANCUNE.

D'hydropisie.

RAGOTIN.

En meurt-on ?

LA RANCUNE.

Rarement on en réchappe.

RAGOTIN.

Hélas !

La Rancune, au besoin, ne m'abandonne pas.

LA RANCUNE.

Non, non; jusqu'au tombeau je vous escorte.

RAGOTIN.

A l'aide!

LA RANCUNE.

Allons, courons, cherchons promptement du remède.

RAGOTIN, *sortant*.

Qu'on me soutienne.

L'ÉTOILE, *arrêtant la Rancune*.

Avant que de vous en aller,

De grace....

LA RANCUNE.

Du billet vous me voulez parler :

Vous le croyez perdu, votre ame est à la gêne;
 Il ne l'est point, cessez de vous en mettre en peine.
 Sous ses pas en ce lieu marchant sans y penser,
 Madame Bouvillon vient de le ramasser :
 Il est entre ses mains, vous l'y pouvez reprendre.
 Je vous en donne avis.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Ciel! que viens-je d'apprendre?

Madame Bouvillon par là va tout savoir.

L'ÉTOILE.

Pour savoir sa pensée, allons, il faut la voir :
 Je m'en vais de ce pas la chercher, et j'espère
 Tirer adroitement d'elle....

ISABELLE.

Voici mon père.

SCÈNE IX.

M. LA BAGUENAUDIÈRE, ISABELLE, L'ÉTOILE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! en quel état vous rencontré-je ici?
 Vous n'êtes pas encore habillée? Est-ce ainsi
 Qu'à repasser ma pièce entre vous on s'apprête?

L'ÉTOILE.

On n'a qu'à commencer; pour moi, rien ne m'arrête :
 La répétition n'a pas besoin d'habits.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pardonnez-moi, j'en veux : quatre de mes amis,
 Par mon ordre en ces lieux sont venus pour l'entendre;
 A ce qu'ils en diront je suis prêt de me rendre,
 Mais je veux qu'elle soit dans tous ses agréments.
 Allez donc vous orner de vos ajustements;
 Ne perdez point de temps; volez, mademoiselle :
 Déjà de mes amis je vois briller le zèle.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE, M. DE PRÉRAZÉ, M. DES
 LENTILLES, M. DE BOISCOUPÉ, M. DE
 MOUSSEVERTE.

DE PRÉRAZÉ.

A vos ordres, monsieur, soumis et disposé....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de Prérazé.

DES LENTILLES.

Je viens bénir le sort qui joint vos deux familles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Très humble serviteur à monsieur des Lentilles.

DE BOISCOUPÉ.

Pour me rendre à vos lois mon zèle a galopé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! je suis tout à vous, monsieur de Boiscoupé.

DE MOUSSEVERTE.

Lorsque vous commandez, tout le monde est alerte.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, monsieur de Mousseverte!

Messieurs, voyez ma pièce : on va la repasser :

On n'attendoit que vous ici pour commencer.

Plaçons-nous tous, messieurs, de grace, qu'on com-
[mence.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; L'OLIVE.

L'OLIVE.

Quel contre-temps!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment? qui vous tient en balance?

Repasse-t-on ma pièce, ou bien ne le peut-on?

Qu'est-ce?

L'OLIVE.

On ne le peut pas, et l'on le peut, selon.

Mon fils, à qui l'on vient de piller la toilette,

Pique après le voleur une vieille mazette,

Et ne peut être ici de retour d'aujourd'hui.

Si, pour jouer la pièce, on veut que ce soit lui

Qui du défunt Antoine imite la parole,

On ne le peut pas; mais, comme l'on sait son rôle,
Qu'on peut ainsi que lui le jouer, si l'on veut
Que l'on le représente à sa place, on le peut.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel malheur! qu'est-ce encor?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Sauvez-moi du caprice.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! vous n'avez pas votre habit de nourrice!
Qui vous détourne ainsi?

LE DÉCORATEUR.

C'est monsieur Ragotin.

Ce petit avocat, aussi fou que mutin,
Croyant être attaqué de quelque hydropisie,
S'alloit faire saigner, bouffi de frénésie,
Et des bras et des pieds. Moi, bonnement, j'ai dit
Que pour rire on avoit rétréci son habit;
Car monsieur la Rancune avoit fait cet ouvrage.
Le petit glorieux, sensible à cet outrage,
M'ayant pris à partie, et m'en croyant l'auteur,
S'est acharné sur moi dans sa brusque fureur.
Mais le voici.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RAGOTIN.

RAGOTIN, *un chenet à la main.*

Je veux qu'il meure à coups de barre.

Où donc se cache-t-il? Le voilà : gare, gare!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Prenez garde.

DE MOUSSEVERTE.

Arrêtez.

DE BOISCOUPÉ.

Sauvons-nous de ce fol.

DE PRÉRAZÉ.

Morbleu! n'allez pas prendre ici Pierre pour Paul.

RAGOTIN, *toujours le chenet levé.*Qu'on le livre, ou ma main va, sans que rien l'arrête,
Avecque ce chenet, fendre plus d'une tête.

DES LENTILLES.

Attendez.

RAGOTIN.

C'en est fait.

TOUS ENSEMBLE, *baissant la tête.*

Ah!

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RANCUNE.

LA RANCUNE, *le saisissant par derrière.*

Vous n'en ferez rien.

RAGOTIN, *se débattant.*

Chien!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ne le lâchez pas!

DE PRÉRAZÉ.

Monsieur, tenez-le bien.

RAGOTIN.

Ah! j'enrage.

LA RANCUNE.

Il me mord, le méchant petit homme.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Il m'égratigne.

LE DÉCORATEUR.

Allons, il faut que je l'assomme.

DE BOISCOUPÉ.

Laissez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coup de poing, assené bien et beau,

A jusqu'à son menton enfoncé son chapeau.

RAGOTIN, *le visage dans son chapeau.*

Oh! oh!

DES LENTILLES, *lui voulant ôter de force.*

Quels hurlements! empêchons qu'il ne crève.

RAGOTIN.

Oh! oh!

DE MOUSSEVERTE.

C'est pis.

LE DÉCORATEUR.

Voici de quoi lui donner trêve :

Avecque des ciseaux il faut couper.

RAGOTIN.

Donnez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par-devant? vous allez lui taillader le nez.

Oh!

RAGOTIN.

LA RANCUNE.

Coupons par ici.

DE PRÉRAZÉ.

Dépêchez, il étouffe.

LA RANCUNE.

Soyez sage au moins.

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE, *coupant le chapeau par derrière.*

Voyez la lumière.

RAGOTIN.

Ouffe.

LA RANCUNE.

Rappelez vos esprits, reprenez tous vos sens :
Courage !

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BLAISE BOUVILLON.

B. BOUVILLON.

Or, écoutez, messieurs, petits et grands,
L'Étoile, en ce moment, cette charmante fille,
S'est de son propre pied disloqué la cheville.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ! l'Étoile est blessée ? ô malheur inouï !

RAGOTIN.

L'ai-je bien entendu ? l'Étoile est blessée ?

* V. yez le *Roman comique*, première partie, chap. x, tom. II,
p. 70 à 77 des *OEuvres de Scarron*, édit. 1737.

B. BOUVILLON.

Oui.

RAGOTIN.

Messieurs, soutenez-moi. Par un récit funeste,
Funeste messenger, instruisez-moi du reste :
Après je veux mourir.

B. BOUVILLON.

Pour venir babiller

Son rôle dans la pièce, elle alloit s'habiller ;
Mais un vilain caillou s'est trouvé devant elle,
Qui par terre a fait choir la pauvre demoiselle.
Ma mère dans sa chambre est à la secourir.
Voilà le récit fait, et vous pouvez mourir.

RAGOTIN.

Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et que va devenir ma pièce de théâtre ?
S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux ?
Où trouver une actrice ? ô sort trop rigoureux !

RAGOTIN.

Je serois votre fait, monsieur, si j'étois femme :
Le rôle de l'Étoile est gravé dans mon ame,
Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous savez Cléopâtre ?

RAGOTIN.

Oui : j'ai sa même voix,

J'ai tout son même ton, comme elle je déclame ;
J'ai même geste enfin ; mais je ne suis pas femme.

L'OLIVE.

Bon : la nécessité prend le dessus des lois ;

La comédie étoit sans femmes autrefois ;
Même encore un garçon fait la fille au collège :
Nous pouvons au besoin user du privilége.
Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE.

O sort ingrat pour moi !

L'OLIVE.

Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :
Il est bien facié, sa voix est agréable,
Et pour un page il est d'une taille admirable.

B. BOUVILLON.

Ferois-je bien cela tout de bon ?

L'OLIVE.

Oui, vraiment.

B. BOUVILLON.

Est-ce un grand rôle ?

L'OLIVE.

Il est de deux vers seulement.

B. BOUVILLON.

Sont-ils en prose ?

L'OLIVE.

Non ; je vais vous les apprendre

En un moment.

B. BOUVILLON.

Irai-je ? ô beau-père !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! mon gendre,

Tout ceci me fatigue.

B. BOUVILLON.

Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami !
Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grace ;
Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, DE BOISCOUPÉ,
DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE, DES LENTILLES.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,
Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,
Savez parfaitement faire un heureux triage
Du beau, du laid, du bon, du mauvais, d'un ouvrage,
A l'aspect de celui que l'on va déclamer,
Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer;
Tempérez la censure, ayez de l'indulgence
Pour la fragilité d'un auteur qui commence,
D'un novice rampant dans le sacré vallon,
Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES.

Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrois des oreilles,
Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ.

Je voudrois le louer avec autant de voix
Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ.

De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE.

Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

ACTE IV, SCÈNE I.

141

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.
Revêtus d'un esprit facile admirateur,
Vous chantez son triomphe, enflez sa renommée,
Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES.

Au flairer, à l'odeur, on connoît le poisson.

DE BOISCOUPÉ.

Le bon terroir produit l'excellente moisson.

DE PRÉRAZÉ.

La beauté du ruisseau se juge par sa source.

DE MOUSSEVERTE.

La bonté du cheval se connoît à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Trêve d'encens; messieurs, cessez de me louer:
Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.
La pièce que j'expose à vos doctes génies,
Est un beau composé de ces rares saillies,
De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,
Où l'esprit prend partout le dessus du bon sens.
Fi! fi! de ces auteurs enchaînés par les règles,
Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,
Pensent, en beaux discours nous peignant la vertu,
Nous donner de l'horreur pour le vice abattu.
Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,
Le cœur étoit touché de leurs doctes images;
Les vives passions s'y faisoient admirer;
On étoit assez sot pour y venir pleurer.
Mais les temps ont changé. La triste tragédie,
Pour plaire maintenant, en farce travestie,
Des jolis quolibets, et des propos bouffons,

Préfère l'agrément à ses graves leçons :
 Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
 Les bons mots des courtauds, les pointes triviales,
 Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin,
 Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
 Amusoit autrefois et la nymphe et le gonze
 De la cour de miracle et du cheval de bronze.
 Voilà le véritable aimant des beaux esprits ;
 Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.
 Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paroître, [être.
 Non pas tels qu'ils étoient, mais comme ils devoient
 Mais tels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs,
 Par la main des fripiers vêtus en bateleurs ; [vance,
 Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'a-
 Messieurs, un petit air avant que l'on commence.
*Les violons jouent ; et, les violons jouant, les messieurs
 prennent place.*

SCÈNE II.

CLÉOPÂTRE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE, représentée par Ragotin.

Non, non, je veux mourir ; ne m'en empêche pas.
 Ah ! ah !

¹ Cette scène et toutes celles qui suivent, jusqu'à la scène XI, sont une parodie très plaisante de la tragédie de *Cléopâtre*, de La Chapelle, qui fut représentée pour la première fois le 12 mai 1681, et qui eut un très grand succès. Les frères Parfait, dans l'*Histoire du Théâtre françois*, t. XII, pag. 286 à 298, ont donné des détails intéressants sur la Chapelle et sur sa pièce ; mais ils n'ont point fait ce rapprochement.

CHARMION, représentée par le Décorateur.

Le vilain ton ! prenez-le un peu plus bas.
 Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPÂTRE.

Je veux miauler, moi.

CHARMION.

D'où vient cette tristesse ?

Quelle raison vous fait négliger vos appas ?
 En quel état ici paroissez-vous ? hélas !
 Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole !
 On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.
 Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement ;
 Dans votre garde-robe entrons vite un moment ;
 Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPÂTRE.

Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre,
 Elle ne pense plus qu'à mourir.

CHARMION.

A mourir ?

CLÉOPÂTRE.

De noirs pressentiments viennent m'en avertir.
 J'ai songé cette nuit un songe épouvantable :
 En tombant, mon miroir s'est cassé sur ma table ;
 Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé ;
 Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé ;
 Je me suis mise au bain, l'eau paroisoit bourbeuse ;
 Le ciel brilloit d'éclairs, la mer étoit grondeuse ;
 De funestes oiseaux frappoient l'air de leurs cris ;
 J'ai vu des loups-garous, des hiboux, des esprits ;
 Octave s'est rendu maître d'Alexandrie ;
 Moi, pour me dérober à sa juste furie,

J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,
Où de feu mes aïeux sont les tristes lambeaux...
Tu me suivais partout, lorsque, las de combattre,
Antoine m'a crié: Je me meurs, Cléopâtre!
Et vite à moi, je suis vilainement blessé;
D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé;
A séparer nos cœurs le sort têtù s'acharne.
J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la lucarne:
Charmion, qu'ai-je vu? j'ai vu ce conquérant,
Ce héros, invalide, affreux, pâle, et mourant,
Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,
Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.
Que te dirai-je enfin? tes soins officieux
Ont réduit en cordons nos voiles précieux;
On l'en a garotté: les chemises trempées,
A le tirer à nous nous étions occupées;
Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,
Chacun, en maugréant, accusoit les destins
De voir en l'air pendu ce grand foudre de guerre,
Quand la corde se rompt: crac, pouf, il tombe à terre.
Voilà mon songe.

CHARMION.

Ah, ciel! j'en frissonne pour vous;
Mais rengainéz vos pleurs, Antoine vient à nous.

SCÈNE III.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche?

Qui vous fait larmoyer? Antoine, ouvrez la bouche,
Qu'avez-vous?

ANTOINE, représenté par l'Olive.

De tintoins mon esprit est rongé:
Par Octave de près je me trouve assiégé.
Ce petit sot me taille ici de la besogne,
Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.
Mais Éros vient à nous.

CLÉOPATRE.

Ciel! qu'il paroît troublé!

SCÈNE IV.

ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉROS, CHARMION.

ÉROS.

A ce coup vous voilà comme un baudet sanglé,
Sire. Nous nous étions rangés sur les murailles
Pour ouïr un zéro, qui nous a dit: « Canailles,
« Écoutez-moi: Je viens de la part de César,
« Qui vous épousterà comme il faut, tôt ou tard,
« Si vous ne lui livrez cette reine fichue,
« Pour qui le grand Antoine a si fort la berlue,
« Et qui l'a débauché. Sauvez-vous à ce prix. »

CLÉOPATRE.

Il a dit cela?

ÉROS.

Bon! il a dit cent fois pis.
De tous les vilains noms qu'attire sur sa tête,
Au milieu de la halle, une bourgeoise en crête,
Les nommant, sans tourner tout droit autour du pot,
Il n'en a pas perdu le moindre petit mot.

Dame , à ce compliment , prenant , grattant sa tête ,
Chacun a mis de l'eau dans son vin. « La requête
« Est juste , a-t-on crié. Qu'Antoine au berniquet ,
« En voyant Cléopâtre , abaisse son caquet :
« Rompre avec une femme est une bagatelle. »

ANTOINE.

Moi , quitter ces beaux yeux ! que ferois-je sans elle ?
M'arracher de son lit ! moi , moi , la planter là !
On me verra plutôt , j'en jure , avant cela ,
Cul-de-jatte , estropiat , impotent ; c'est tout dire.
Je vous défendrai mieux que je n'ai fait l'empire.

ÉROS.

« Assotté comme il est de ses folles amours ,
« Antoine est assez fat pour la garder toujours , »
A-t-on dit. A ces mots , tous vos Romains gendarmes ,
Dégringolant les murs , et boutant bas les armes ,
Ont au camp de César couru comme des chiens :
Il ne vous reste plus que vos Égyptiens ,
Encore ont-ils bien peuré.

ANTOINE.

Mon nom leur doit suffire ;
Ils ne sont point vaincus , puisqu'Antoine respire ;
Tant que dans l'univers il pourra respirer ,
Il vivra : de cela courez les assurer ;
Et , pour chasser la peur dont leur ame est saisie ,
Qu'on leur donne à chacun pour un sou d'eau-de-vie.
Allez.

SCÈNE V.

ANTOINE, CHARMION, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Il n'est plus temps de rien dissimuler :
Pour la dernière fois nous allons nous parler ,
M'amour ; il faut crever , et ma perte est certaine.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Toi non....

ANTOINE.

Par vos pleurs n'augmentez point ma peine ;
Je n'en veux pourtant pas fermer les réservoirs ;
C'est ici que sied bien l'usage des mouchoirs. [haine !
Pleurons , pleurons. Ah , sort ! quelle est pour moi ta
Adieu , ma chère enfant ; adieu , ma pauvre reine ;
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir ,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Le Romain est brutal ; il viole.

CLÉOPATRE.

Qu'importe ?

ANTOINE.

Vous m'attendrissez trop ; il est temps que je sorte.
Adieu.

CLÉOPATRE.

Quoi ! mon bouchon....

ANTOINE.

Ne suivez point mes pas.
Je vais là-bas , avant que de voir mes soldats ,
Boire un coup de vin pur pour rassurer mon ame ,
Et noyer dans ce jus le trouble.... Adieu , madame.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas ! ah , ciel ! Sort ! Dieux !

CHARMION.

Que de termes divers !

En voilà pour orner du moins quarante vers
Des poètes du temps ; madame, êtes-vous folle ?

CLÉOPATRE.

Le ciseau des douleurs me coupe la parole.

CHARMION.

Le sort, dont votre cœur est si favorisé,
Ne va donner taloche à cet amant usé,
Que pour vous en donner un autre jeune et braye,
Octave, en un mot...

CLÉOPATRE.

Moi, je charmerois Octave !

CHARMION.

Pourquoi non ? tout vous flatte, et c'est votre destin
D'avoir toujours en poche un empereur romain.

CLÉOPATRE.

L'amour fait dans mon cœur d'étranges cabrioles.
Mais ne me fais-tu point de promesses frivoles ?

CHARMION.

Non. Pour plaire à César allez vous ajuster,
Poudrez-vous les cheveux, faites-les frivotter.
Votre page paroît ; je prends soin de l'ouvrage.
Soyez triste, et sortez tôt.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, LE PAGE.

CLÉOPATRE.

Soutenez-moi, page.

LE PAGE, *ou Bouvillon.*

Madame, entrez chez vous, je crains que vous tombiez ;
Vous ne me semblez pas trop ferme sur vos jambes.

LA BAGUENAUDIÈRE, *se levant.*

Pieds, ignorant.

B. BOUVILLON.

Eh bien ! pieds ou jambes, qu'importe ?

L'un vaut l'autre.

LA BAGUENAUDIÈRE.

A-t-on vu rimer de cette sorte,

Boufreau ?

B. BOUVILLON.

Je m'en bats l'œil. Suis-je un comédien ?

Qu'un autre fasse mieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Poursuivez ; ce n'est rien.

CHARMION, *riant.*

Je n'en puis plus.

B. BOUVILLON.

On rit de moi-même à ma face.

Messieurs les baladins, avant que le jour passe,
J'étrillerai quelqu'un, et sur un autre ton.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Coquin, veux-tu rentrer ? Si je prends un bâton....
Poursuivez.

SCÈNE VIII.

CHARMION, ÉROS.

CHARMION.

Éros vient, qui cherche Cléopâtre.

Que fait Antoine?

ÉROS.

Antoine est battu comme plâtre.

CHARMION.

Et Cléopâtre est morte, adieu.

ÉROS.

Bonsoir, quel cas....

SCÈNE IX.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Vous m'ôtez mon épée; ah! coquins! seclérats!

Éros, que fait la reine? où faut-il que ma gloire...

ÉROS.

La reine Cléopâtre a passé l'onde noire.

ANTOINE.

Elle est morte?

ÉROS.

A peu près.

ANTOINE.

Est-il vrai, ce malheur?

Ciel!

ÉROS.

Elle-même a dit qu'elle l'étoit, seigneur.

Je la vis l'autre jour aiguïser une dague :

Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague....

ANTOINE.

Mourons donc, cher Éros. Près d'Antoine assidu,

Il te souvient du jour où l'on t'auroit pendu

Pour avoir déserté. Je te donnai la vie,

Pour me faire mourir quand j'en aurois l'envie.

Frappe donc. Tu pâlis! quelle peur te retient?

Ne te souvient-il plus...

ÉROS.

Oui-dà, il m'en souvient.

Non qu'à votre beau corps je veuille faire brèche;

Mais, tenez, faites-vous un licol de ma mèche,

Dans un endroit bien haut je vous attacherai,

Puis après par les pieds je vous brandouillerai,

Et vous deviendrez mort.

ANTOINE.

Non; il faut ton épée.

Frappe, Éros, ne rends pas mon attente trompée.

ÉROS.

Vous donner le trépas, c'est vous faire mourir !;

¹ Vers excellent dans le genre burlesque. Toute cette scène est une parodie très plaisante de la onzième scène du quatrième acte de la tragédie de Cléopâtre, dans laquelle Éros dit à Antoine :

Vous donner le trépas, ce seroit vous trahir :

Je vous dois seulement l'exemple de mourir.

Imitez-moi, seigneur.

Et Antoine, dans sa réponse, dit :

Ciel! un esclave meurt pour m'apprendre à mourir!

Mourons donc, sur ses pas hâtons-nous de mourir.

Je vous dois seulement l'exemple de courir :
Imitez-moi.

ANTOINE.

Demeure, achève ton ouvrage.

ÉROS.

Eh bien ! détournez donc cet auguste visage :
Me voilà prêt, seigneur, selon votre désir,
A vous assassiner pour vous faire plaisir :
N'ayez point peur, je vais vous percer la bedaine.

ANTOINE.

Arrête, il ne faut pas ensanglanter la scène ;
La règle le défend. Il m'en souvient, hélas !

ÉROS.

Qu'importe si la règle...

SCÈNE X.

ANTOINE, ÉROS, CLÉOPATRE, M. DE LA
BAGUENAUDIÈRE.

CLÉOPATRE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha !

La pauvre Cléopâtre est bien défigurée ;
Vous voyez comme on l'a dans ces lieux accoutrée.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui donc ?

CLÉOPATRE.

Un belier altéré de mon sang,
Au scandale des lois, au mépris de mon rang,
Insensé, du respect ayant franchi les bornes,
Entre les deux yeux juste il m'a planté ses cornes.
J'en demande vengeance.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ; RAGOTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah, mon père ! au jardin,

Monsieur Bouvillon vient d'attaquer le Destin :
Ils sont aux mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons empêcher ce carnage.

RAGOTIN.

Oh, juste ciel ! j'ai fait un bel apprentissage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.